

*Dominique Jamet*  
**Un traître**

roman



“ Traduire, c’est  
**trahir**, dit l’adage.  
Surtout quand le traducteur  
est un interprète français  
au service de  
la **Gestapo.**”

**Flammarion**

Extrait de la publication





# Un traître

## DU MÊME AUTEUR

### Aux Éditions Flammarion

*À l'amour comme à la guerre*, nouvelles, 1991

*Passage du témoin*, roman, 1993

*Le Nouveau Candide*, roman, 1994

*Un petit Parisien*, récit, 2000

*Notre après-guerre*, récit, 2003

### Chez d'autres éditeurs

*Lettre ouverte à la droite la plus mal à droite du monde*, essai,  
Albin Michel, 1983

*Antoine et Maximilien*, roman, Denoël, 1986

*La Partie de Golfé*, essai, Ramsay, 1991

*Clovis ou le baptême de l'ère*, essai, Ramsay, 1996

*Carte de presse*, essai, Balland, 1997

*Monsieur le président... je vous fais une lettre*, essai, Ramsay,  
1999

*Si j'avais défendu... Napoléon*, essai, Plon, 2003

*I have a dream : Ces discours qui ont changé le monde*, essai,  
L'Archipel, 2008

Dominique Jamet

# Un traître

*roman*

Flammarion

*Ce roman est librement inspiré de faits réels.*

©Flammarion, 2008.  
ISBN : 978-2-0806-8705-0

*Pour Marie-Madeleine*





*Il y a dans la vie de tout homme un instant qui décide de tout son avenir. Ce moment, si important qu'il soit, est rarement préparé par le calcul et dirigé par la volonté : c'est presque toujours le hasard qui prend l'homme, comme le vent fait d'une feuille, et qui le jette dans quelque voie nouvelle et inconnue où, une fois entré, il est contraint d'obéir à une force supérieure, et où, tout en croyant suivre son libre arbitre, il est l'esclave des circonstances ou le jouet des événements.*

Alexandre Dumas.

*L'important n'est pas ce qu'on fait de nous, mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous.*

Jean-Paul Sartre.

*La force des choses nous conduit à des résultats auxquels peut-être nous n'aurions pas pensé.*

Saint-Just.



## I

L'histoire pourrait débiter ici. Sur la plage de Châtelailon, le dimanche de Pentecôte, en 1925. La mer a commencé de se retirer. Le soleil, haut dans le ciel, tape dur. Il est pourtant cinq heures de l'après-midi, déjà. Le service est si lent aux « Flots bleus ». Pensez qu'on s'était mis à table à midi pile et qu'on y était encore à trois heures. Dommage parce que, pour ce qui est de la cuisine, il n'y a vraiment que des compliments à leur faire. Après le déjeuner, il aura encore fallu sacrifier à l'obligation sacro-sainte des deux heures de délai, le temps que le petit fasse sa digestion. L'opinion publique, dont la vigilance ne se relâche jamais, pas même sur le bord de mer – elle aurait plutôt tendance à y être particulièrement en éveil – condamnerait avec vigueur le moindre manquement à un principe de précaution transmis de génération en génération, relevant du sens commun et cautionné par la Faculté.

Les Deleau sont venus passer les trois jours de congé – la semaine anglaise plus le lundi férié – dans cette station familiale que fréquente la bonne bourgeoisie de Neuville-sur-Loire. C'est le point de la côte atlantique le plus proche de Neuville.

Yvonne Deleau a installé son pliant sur le sable sec, à la limite du sable mouillé. Elle tricote, évidemment, à l'ombre d'un parasol de location. Une femme comme il faut ne reste pas sans rien faire. Elle a gardé son chapeau, bien entendu, et même ses souliers. C'est une petite femme brune, plutôt fine, assez jolie et même piquante, dans sa robe légère, noire à gros pois blancs, qui laisse les bras nus et découvre timidement sa gorge. Elle n'a pas encore trente ans. Attentive à son ouvrage, elle ne peut s'empêcher de relever les yeux à tout instant sur son mari et sur son fils, qui ne sont qu'à quelques mètres d'elle, sur le platin où chaque pas creuse une empreinte humide qui se comble aussitôt.

La veste de M. Deleau, pliée avec soin, repose sur une chaise longue. Il a également quitté ses chaussures, ses chaussettes et retroussé jusqu'à mi-mollet le bas de son pantalon noir rayé de blanc. En manches de chemise, il a cependant gardé son canotier, sa cravate et son gilet gris où s'étale, croisée avec une chaîne d'argent, la chaîne en or de sa montre de gousset. Aux approches de la cinquantaine, M. Deleau passe pour un bel homme à Neuville où il est chef de bureau à la Banque de France. Les femmes, dit-on, ne sont pas insensibles aux pointes de sa moustache en crocs. Ces derniers temps, il aurait tendance à prendre peut-être un peu de ventre qu'en semaine il comprime dans un corset. Cet après-midi de vacances, il s'est laissé aller, sous le triple effet d'un repas bien arrosé, du col dur qu'il n'a pas desserré et d'un soleil généreux, son visage marqué d'une légère couperose est franchement

congestionné. Un malveillant irait jusqu'à dire qu'il est tout rouge. Yvonne Deleau met sa main en visière sur son front et cherche à retrouver la fière silhouette de l'officier vêtu de bleu horizon, à la moustache conquérante, qui l'avait tant impressionnée au grand bal de la sous-préfecture, à Valenciennes, six ans plus tôt. Elle ne la retrouve pas. Elle y renonce. Elle soupire. « Attention de ne pas prendre de coups de soleil », le prévient-elle. Il hausse les épaules, en homme qui en a vu d'autres.

Aux pieds de M. Deleau, accroupi, un petit garçon en maillot de bain à bretelles, que le bob qui couvre ses cheveux blonds protège des ardeurs du soleil, s'amuse avec sérieux, tout seul. Une fois qu'il a rempli de sable mouillé son seau en fer blanc et les deux moules du même métal en forme de coquille Saint-Jacques, il en tasse le contenu avec sa pelle, et les renverse. À intervalles réguliers, le friselis d'une vaguelette vient lui chatouiller les pieds. Il se lève alors et recule effrayé. La mère partage les appréhensions de son fils : « Georges, tu surveilles bien le petit ? — La mer descend, il ne va pas se noyer dans dix centimètres d'eau, et je suis là, quand même ! réplique M. Deleau avec l'ombre d'un soupçon d'agacement. Qu'est-ce que tu veux qui lui arrive ? »

Ce qu'elle *veut* qu'il lui arrive ? Mais rien, surtout rien, mon Dieu ! Et elle esquisse furtivement un signe de croix. Mais ce qui *peut* lui arriver ? Tout. N'importe quoi, n'importe où, n'importe quand. Une grosse vague surgie du fond des océans. Un tsunami. La rougeole, la coqueluche, les oreillons, la scarlatine, la méningite, la grippe espagnole. Une

mauvaise chute. S'étouffer avec un morceau de viande. Tomber par la fenêtre. Passer sous une voiture. L'insolation. Il est si fragile, si délicat, mon Jeannot. Que d'inquiétudes, que de veilles, que d'alarmes, depuis le premier jour. Mais que de bonheurs ! Cinq ans déjà, mon Dieu comme le temps passe ! Ah, si l'on pouvait arrêter le temps ! Il est ma joie, il est ma vie, il est mon tout...

Soudain, le gamin se lève, il plante là sa pelle, son seau, son père et ses pâtés, il court vers le parasol de toute la force de ses petites jambes. Mme Deleau abandonne son ouvrage. « Qu'y a-t-il, mon chéri ? » Il se jette dans ses bras, enfouit son visage dans le chaud giron maternel, se redresse. « Maman, maman, je t'aime plus que tout au monde, et même quand tu seras morte et que tu seras en poussière, je t'aimerai encore plus fort. Je t'aime je t'aime je t'aime... »

« Et moi ? » s'inquiète M. Deleau qui remonte, les bras tout encombrés des jouets abandonnés et du bob envolé. Il affecte un ton léger et même badin qui ne trompe aucun des deux autres acteurs de la scène. Pour toute réponse, l'enfant, à contre-jour, toise son père de bas en haut, mais aucun son ne franchit ses lèvres obstinément closes. M. Deleau a un rictus amer. « Bien sûr qu'il aime son papa, n'est-ce pas mon chéri ? » intervient précipitamment Mme Deleau, qui ne veut pas la guerre. Un enfant ne doit faire aucune différence entre son papa et sa maman. » Elle le dit, et cependant son cœur de mère se gonfle de douceur, d'orgueil, de reconnaissance et d'amour.

## II

Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque, dispensée de serment, elle sera appelée à témoigner devant la Cour de sûreté de l'État, elle dira : « Jean était un petit garçon d'une délicatesse, je dirai même d'une sensibilité exceptionnelle, presque excessive. Quand il avait sept ans, nous avions gagné un lapin dans une fête foraine, vous savez, et nous l'avions ramené à la maison. Jean en a tout de suite été fou. Il jouait avec lui, il lui donnait à manger, il le faisait dormir dans son lit. Il l'avait appelé Aristide, à cause de Briand. Malheureusement, nous vivions en appartement et le bail nous interdisait de garder un animal. Il a bien fallu nous en séparer. Mon mari s'est chargé de tuer Aristide pendant que le petit était à l'école, et je l'ai accommodé en gibelotte. Le soir, il a bien fallu dire à Jean ce qu'était devenu son lapin. Non seulement il a refusé d'en manger, mais il nous a fait une véritable crise de désespoir. Il en a été malade, physiquement malade pendant des jours et des jours, et par la suite il lui en est resté un dégoût pour cette viande, qu'il n'a jamais pu surmonter.



« Pour ses quatorze ans, nous lui avons offert son premier costume d'homme, dont il était très fier. Quinze jours plus tard, nous étions invités à une cérémonie de baptême et je lui dis de mettre son costume neuf. Comme il reste les bras ballants, sans bouger, je m'étonne et je lui demande ce qu'il y a. Il devient tout rouge, puis il fond en larmes : "Maman, pardonne-moi, mais je ne l'ai plus..." Il y avait eu dans son collège une collecte de vêtements pour les enfants nécessiteux de Neuville et il avait donné son costume, sans m'en parler... »

L'avocat général ne paraît pas autrement ému par cette histoire édifiante :

« Tout ceci est fort intéressant, Madame, persifle-t-il, mais n'a, comme nous disons dans notre jargon, aucun rapport avec les faits de la cause. Cette Cour n'est pas réunie pour décider si votre fils, à l'époque où il usait ses fonds de culotte sur les bancs du collège, méritait ou non le prix de bonne camaraderie, mais pour des faits autrement plus graves... »

L'abbé Legrandier, grand vicaire de Neuville, et l'un des rares témoins à décharge, n'en tint pas moins à confirmer l'anecdote du costume donné et le portrait positif tracé par la mère de l'accusé :

« J'ai fort bien connu Jean Deleau, déclara-t-il, et je l'ai suivi de près pendant de longues années, puisque je lui ai enseigné le catéchisme, que je l'ai préparé à recevoir le sacrement de la communion et que j'ai été son aumônier et son confesseur quand il était élève au collège Saint-Joseph, jusqu'à son baccalauréat. Après quoi nous nous sommes un peu perdus de vue. C'était en tout cas un petit garçon puis

un adolescent très sérieux, très réfléchi, très pieux, très serviable et surtout très doux. Je me souviens parfaitement de son extrême aversion pour la violence et d'une preuve qu'il m'en a donnée. Au lendemain de l'émeute sanglante du 6 février 1934 au cours de laquelle, vous vous en souvenez, treize manifestants étaient tombés place de la Concorde sous les balles de la police, Jean a pris l'initiative d'une veillée de prières avec quelques camarades en mémoire des victimes, mais surtout pour implorer le bon Dieu que plus jamais des Français n'en viennent à tirer sur d'autres Français. »

L'avocat général témoignait une grande déférence au prêtre, impressionné qu'il était tant par son statut dans l'Église, au point de lui donner à tout bout de champ du « Monseigneur », que par les décorations et distinctions glanées lors des deux guerres par l'abbé qui les avait énumérées sans forfanterie et sans fausse modestie à la barre : commandeur de la Légion d'honneur, médaille militaire, croix de guerre 14-18 avec palmes, médaille de la Résistance, compagnon de la Libération.

« Mais, s'enquit-il avec une perfide onctuosité, n'avez-vous pas eu vous-même, Monseigneur, maille à partir avec l'accusé à l'époque où celui-ci traquait les patriotes ?

— Oh, fit l'abbé, c'était un petit malentendu qui n'a pas eu de suite. Et précisément, puisque vous m'en parlez, j'ai eu le sentiment très net, ce jour-là, que Jean jouait un rôle qui n'était pas fait pour lui, ou pour lequel il n'était pas fait, qu'il était à contre-emploi. Je savais, hélas, qu'il y avait lieu de le

prendre au tragique, et pourtant, je n'arrivais même pas à le prendre au sérieux. Je croyais alors, et je reste persuadé qu'au plus profond de lui, il était resté le même. »

Un peu timide, en tout cas réservé, mais toujours de bonne humeur, intelligent, aimable et même prévenant, doux, « éloigné de toute violence », ainsi le décrit à son tour un ancien camarade de classe.

« Nous avons fait toute notre scolarité ensemble, vint dire le capitaine de frégate Michel Abonneau, dans la même classe, depuis la sixième jusqu'en sciences ex. Je peux même dire que nous étions mieux que des camarades, des amis. Et puis nos chemins ont bifurqué. Il a été admis à HEC. J'ai été reçu à Navale. J'ai quitté Neuville, où il est resté. Mais nous continuions à nous voir, de loin en loin, et même à nous écrire. Le Jean Deleau que j'ai connu est quelqu'un qui mérite mon estime et mon amitié.

— Et vous rappelez-vous quand vous avez rencontré l'accusé pour la dernière fois ?

— Parfaitement, c'était à Neuville, à la terrasse du buffet de la gare, en septembre 1940. J'étais déjà décidé à rejoindre la France libre, ce que j'ai d'ailleurs fait dix-huit mois plus tard. Nous avons discuté tout un après-midi, passionnément, comme les deux jeunes gens que nous étions. Jean voulait me démontrer que l'Allemagne avait gagné la guerre, en tout cas pourquoi elle ne pouvait que la gagner. Il faut reconnaître que ça se tenait à l'époque, et que j'avais du mal à répliquer à ses arguments. Le plus drôle, c'est que s'il y avait un point sur lequel nous nous

rejoignons alors, c'était la détestation de l'Angleterre. J'étais peut-être même plus radical que lui : en tant que Français et que marin, Mers el-Kébir me restait en travers de la gorge. Quoi qu'il en soit, autant il exécrait l'Angleterre, autant il aimait, il admirait, je dirais même il chérissait l'Allemagne. D'ailleurs, au collège, il avait toujours été le premier en allemand. Malheureusement pour lui. »

## BRÉVIAIRE DES SIGLES

**AS** : Armée secrète, organisation de Résistance « gaulliste », orientée à droite.

**FTP** : Francs-tireurs et partisans, organisation de la Résistance armée, d'obédience communiste.

**GMR** : Groupe mobile de réserve. Section spéciale de la gendarmerie.

**LVF** : Légion des volontaires français contre le bolchévisme.

**MILITÄR BEFEHLSHABER IN FRANKREICH** : Le commandant militaire pour la France.

**OKW** : *Oberkommando Wehrmacht*, haut commandement de l'armée allemande.

**PPF** : Parti populaire français, le « parti de masse » de la collaboration, dirigé par Jacques Doriot, ancien n° 2 du Parti communiste français.

**PQJ** : Police aux questions juives.

**CQJ** : Commissariat aux questions juives.

**RNP** : Rassemblement national populaire, organisation collaborationniste dirigée par Marcel Déat, transfuge de la SFIO, passé du socialisme au fascisme.

**SIPO-SD** : *Sichereit Polizei – Sichereit Dienst* : Police de sécurité – Bureau de sécurité. Police politique chargée de la prévention, du renseignement et de la répression dans les territoires occupés. Communément et improprement confondue avec la Gestapo (police secrète d'État).

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELJN000112.N001

Dépôt légal : août 2008

Extrait de la publication